Edward Gibbon e la cultura europea del settecento [Giuseppe Giarrizzo]

Autor(en): **Bonnard, G.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **6 (1956)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Par son «Histoire des Confédérés», Tscharner a attiré l'attention des historiens sur la cohérence de notre histoire — ainsi que le montre très bien Mlle Stoye — sur son développement constitutionnel plutôt que sur les anecdotes dont on se contentait auparavant, sur l'importance de ce qu'on appelle maintenant l'heuristique. Il créa un véritable esprit d'équipe entre les historiens et communiquait à Zurlauben et à Haller fils le fruit de ses recherches, qui apparaît dans leurs œuvres. De leur côté, ceux-ci mettaient à sa disposition leurs bibliothèques et leurs archives. Le désir de faire œuvre patriotique en écrivant l'histoire faisait disparaître les rivalités et palliait en partie aux difficultés faites aux chercheurs par certains propriétaires de chroniques ou — lors de l'impression — par les autorités craintives parfois encore plus que dans les monarchies quant aux travaux sur l'origine et la qualité des libertés ancestrales.

Au sein de la Société économique dont il fut un membre influent du comité et dans la Société typographique qui fut son œuvre, V. B. de Tscharner fut un animateur et il y fut aidé par Felice surtout. Ses impressions et compendiums dépassèrent le cadre de nos frontières. Mlle Stoye a enfin consacré de belles pages à Tscharner époux et père, à sa correspondance privée et à son activité dans les affaires publiques, à Aubonne puis finalement au Tessin où l'atteignirent les attaques du mal qui l'emporta quelques semaines plus tard, encore jeune, dans sa ville natale.

Tscharner mourut stoïquement en remerciant la Providence de lui éviter les souffrances de l'invalidité après une vie si active. C'est pour nous avoir montré la valeur de cette noble existence et le cadre dans lequel elle évolua que Mlle Stoye doit être félicitée. Disons pour terminer que ce livre est fort bien illustré de portraits de famille et de belles estampes. Comme il s'adresse avant tout aux érudits, on peut regretter qu'il ne contienne pas un index des personnes.

Berne *P. E. Schazmann*

GIUSEPPE GIARRIZZO, *Edward Gibbon e la cultura europea del settecento*. Napoli, Istituto italiano per gli studi storici, 1954. 1 vol., 535 p.

Comme l'indique le titre de son ouvrage, M. Giarrizzo s'est proposé d'élucider une fois pour toutes le problème de la dette de Gibbon à l'égard de son siècle et, en conséquence, celui de son originalité, de la nouveauté de son œuvre par rapport à celle de ses prédécesseurs lointains ou immédiats. La question n'est pas nouvelle, certes, mais elle n'avait jamais été traitée pour elle-même, ou ne l'avait été que bien superficiellement. Pour en faire sa préoccupation exclusive, une vaste érudition était indispensable. Il ne suffisait pas de connaître Bossuet et Tillemont, Montesquieu et Voltaire, Hume et Robertson. Il fallait avoir examiné avec attention les innombrables écrivains plus ou moins oubliés dont Gibbon avait su tirer parti. Tâche énorme et fastidieuse. M. Giarrizzo s'y est attelé, non seulement avec une

rare conscience, un soin méticuleux, mais avec succès. Le travail n'est plus à refaire. Et l'on peut espérer que dorénavant ceux qui parleront du grand historien n'iront plus répétant à son sujet des idées erronées, n'en feront plus par exemple un simple disciple du rationalisme français du dix-huitième siècle, comme le fait encore Miss C. V. Wedgwood dans un essai tout récent.

Pour exercer à coup sûr cette influence si désirable, l'auteur, malheureusement, ne nous paraît pas avoir suivi la meilleure méthode. Son livre est vraiment trop gros. Il l'a enflé de trop et de trop longues citations. Il procède trop souvent par simples allusions à maintes choses qui lui sont familières, mais dont un Gibbonien, même averti, peut être ignorant sans qu'on ait le droit de le lui reprocher. Loin de ménager ses transitions, il passe sans cesse brusquement d'une idée, d'un point à un autre, ce qui n'est pas sans dérouter son lecteur. Ces quelque cinq cents pages ne sont donc pas d'une lecture aisée ou plaisante. Nous le disons ici pour inviter à ne pas se laisser rebuter ceux qui, par curiosité, intérêt ou devoir professionnel, voudront s'y attaquer.

L'ouvrage comporte deux parties bien distinctes et cependant étroitement liées. La première, qui est une étude, poussée aussi loin qu'il est possible, de la formation du futur historien, est nécessaire à la pleine intelligence de la seconde. La vie de Gibbon est bien connue. Il l'a contée lui-même dans des fragments autobiographiques admirablement édités après sa mort par son ami Lord Sheffield. Sa correspondance a été publiée, ainsi que les journaux de ses jeunes années. Ses biographes ont été nombreux. Mais personne n'avait encore suivi le processus de sa croissance intellectuelle pas à pas, et en détail, comme l'a fait M. Giarrizzo en scrutant tous les livres qu'il avait lus et les nombreux *juvenilia* recueillis dans les *Miscellaneous Works* de 1796 et 1814. Il ne s'agissait pas seulement de montrer comment la vocation de l'historien s'était peu à peu précisée — d'autres l'avaient déjà montré — mais bien plus de déterminer la nature particulière de cette vocation et comment elle s'était dégagée progressivement, par assimilation tout d'abord, puis par critique des idées plus ou moins courantes de son temps, et par réaction très personnelle à leur égard.

La deuxième partie est une présentation en trois chapitres des thèmes majeurs de *The Decline and Fall:* la chute de l'empire, l'extension et le triomphe du Christianisme, le moyen âge. Ce dernier chapitre, qui est le plus long, se subdivise en quatre sections: Byzance, le moyen âge occidental, le monde arabo-turc et l'aube des temps modernes. L'importance donnée à ce chapitre est fonction d'une thèse que M. Giarrizzo est le premier à soutenir. Gibbon, croit-il, aurait conçu son œuvre non pas comme l'histoire de la disparition graduelle d'une civilisation remarquable, mais bien plutôt comme celle de la naissance difficile et douloureuse d'une civilisation nouvelle; c'est l'intérêt, que nul ne contestera, qu'il portait à cette époque de bouleversements, de lente gestation du monde moderne qu'est le moyen âge, qui l'aurait incité à en retracer l'histoire en prenant pour point de dé-

part le moment où l'empire, paisible et prospère, mais déjà sourdement miné, ne se souciait guère du monde barbare. La thèse est ingénieuse. L'auteur la défend avec habileté et modestie. Elle ne nous a cependant pas paru convaincante. Le titre même que l'historien a donné à son grand œuvre s'y oppose. Nous dirions plutôt que c'est bien le regret mélancolique de l'âge d'or des Antonins qui en fut le germe secret, mais que ce regret fut d'emblée tempéré par le spectacle de l'Europe à laquelle Gibbon était si satisfait d'appartenir.

Quoi qu'il en soit, la thèse de M. Giarrizzo, si elle explique l'ampleur de son dernier chapitre, n'est pas l'essentiel de sa deuxième partie. La plupart des critiques de Gibbon se sont montrés soucieux avant tout de tracer les limites, de relever les défaillances de l'historien. Ils ont insisté sur son incompréhension de l'aspect spirituel de l'histoire du Christianisme, sur son incompétence en tant qu'historien de Byzance et du moyen âge, cherchant ainsi à montrer où son œuvre est dépassée, où elle demeure vivante et utile. Ce problème laisse M. Giarrizzo indifférent. Il ne prend aucun intérêt à cette confrontation de l'œuvre de Gibbon avec la connaissance que, grâce à deux cents ans de recherches nouvelles, à l'aide de méthodes inconnues à son époque, nous avons aujourd'hui des quinze siècles d'histoire dont il a narré les innombrables péripéties. Ce qui lui importe au contraire c'est de faire voir à quel point Gibbon dominait toute la science historique de son temps, à quel point son étude critique des sources à lui accessibles était enrichie par la lecture assidue des travaux de tout genre qui pouvaient l'aider à mieux connaître et à mieux comprendre ce dont il entendait parler. Ce qui lui importe aussi c'est de le montrer libéré de toute attache étroite aux doctrines à la mode, ne retenant avec prudence de Montesquieu que ce qui lui paraissait éclairer telle ou telle partie de son vaste sujet, constamment opposé à Voltaire, au Voltaire de l'*Essai sur les mœurs*, moquant son bigotisme à rebours, influencé par le relativisme sceptique de Hume, mais jusqu'à un certain point seulement, proche de l'honnête Robertson du chapitre initial de son histoire de Charles-Quint, mais le dépassant infiniment par la profondeur de ses vues, la sûreté, l'équilibre de ses jugements, à cent lieues de Bossuet et autres providentialistes, mais comme eux flairant et suggérant un certain finalisme dans la marche de l'humanité, séduit ni par Rousseau ni par les Encyclopédistes dont à la lumière de l'histoire il se plaît à faire percevoir l'éloignement du réel, franchement hostile à tout moralisme et pourtant, dans son estimation des hommes, inspiré par de fermes et claires convictions à l'égard des vertus et des vices qui les font ce qu'ils sont. Grâce à cette étude, menée à l'aide d'une riche érudition, Gibbon assume sa véritable stature, s'élève très haut au-dessus de toute l'historiographie de son temps et apparaît véritablement comme le premier, et l'un des plus grands, des historiens modernes.

L'ouvrage de M. Giarrizzo est ainsi de substantielle et durable valeur. Il est d'autant plus regrettable que son impression n'ait pas été surveillée

comme il se doit. Les fautes d'impression, dans les citations françaises et anglaises en particulier, y sont décidément trop nombreuses. Il en est même qui ne peuvent être que des erreurs de copie des textes cités. Les pages de Gibbon que l'auteur donne en traduction — sans marquer toujours, hélas! par les guillemets nécessaires, qu'elles sont de la plume de Gibbon et non de la sienne — correctement rendues en général, laissent cependant apercevoir ici ou là une intelligence imparfaite de l'anglais. Mais ce sont là fautes vénielles, aisées à corriger, et qui n'enlèvent rien à la solidité de l'ouvrage, aux grands mérites de son auteur.

Lausanne *G. Bonnard*

WILLY ANDREAS, *Das Zeitalter Napoleons und die Erhebung der Völker.* Verlag Quelle und Meyer, Heidelberg 1955. 684 S. mit 2 Abb.

Wer sich am Ende einer langen akademischen Lehrtätigkeit dazu entschließt, über ein Lieblingsthema, das er in Vorlesungen mehrfach behandelte, ein Buch herauszugeben, unternimmt immer ein Wagnis. Bekannte Fälle künden vom Mißlingen eines solchen Versuchs. Schuld am Mißerfolg ist gewöhnlich der Umstand, daß zwischen gesprochenem und geschriebenem Wort zu wenig unterschieden wird. Kolleg und Abhandlung folgen eben verschiedenen inneren Formgesetzen, verlangen beide einen anderen Stil. Es genügt nicht, das Manuskript einer Vorlesung, mag diese noch so anregend und glänzend gewesen sein, zu drucken, um daraus ein gutes Buch zu machen.

Aber dem deutschen Historiker Willy Andreas ist dieser Versuch — das sei hier vorweggenommen — ausgezeichnet geglückt. Das liegt vor allem an der hohen Darstellungskunst des Verfassers, wovon er in früheren Werken schon manche Probe abgelegt hat. Man kennt seine Vorliebe für nuancenreiche, liebevolle Ausmalung des Details, jedoch auch seine Fähigkeit, mit ein paar kräftigen, farbigen Strichen eine Epoche zu umreißen. Geschätzt wird auch seit langem seine Begabung der eindringenden, psychologischen Erfassung komplizierter Persönlichkeiten, sein sicherer Blick für das Echte und Fragwürdige historischer Erscheinungen und schließlich sein Wissen um die Macht des Geistigen und Sittlichen, was ihn nicht hindert, dem Realen in der Geschichte seinen Rang zuzuweisen. Stärker als sonst, so will uns scheinen, tritt jetzt sein abgeklärtes Urteil hinzu; es erwächst aus langer Erfahrung in der Beschäftigung mit historischen Problemen und orientiert sich an allgemeingeschichtlichen Maßstäben, verfällt jedoch keineswegs einer bequemen Objektivität. Hier spricht ein verantwortungsbewußter Mensch der Gegenwart, der die qualvolle jüngste Vergangenheit erlebte. Man spürt dies seiner Behandlung von Napoleons Diktatur und Europagedanken, seiner Ausführung über die Erhebung der Völker an. Nicht als ob etwa der Verfasser die Aktualität seines Gegenstands in billiger Weise auswertete. Aber es schwingt als Pulsschlag der Zeit ein Unterton mit, der